
M A N U S C R I T

AH ! JOSEPH MADERCHPREGER,
INVENTEUR DE LA MACHINE A COUDRE

de Vadim Levanov

Traduit du russe par Yves Barrier

cote : RUS02D461

date d'écriture de la pièce : 1999
date de traduction de la pièce : 2002

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Ah ! Joseph Maderchpreger.

Inventeur de la machine à coudre

Opéra en deux actes
de Vadim LEVANOV

traduit par Yves BARRIER

Personnages :

- Joseph Maderchpreger
- Friedrich-Mickaël, baron von Gotsondorf, conseiller secret de la Chancellerie de sa Majesté l'Empereur François-Joseph.
- Elsa
- Dr. Freud
- Le Chef de la police. Des gendarmes.
- Un joueur d'orgue de barbarie.

*L'action se déroule à Vienne
à la fin du 19^e siècle, ou
dans les premières années du 20^e siècle.*

« L'opéra _ c'est quand un bonhomme chante longtemps longtemps pour en tuer un autre. »

(Parole d'enfant)

Première partie

On entend au loin un orgue de barbarie. C'est le soir. Les réverbères à gaz jettent une lumière bleuâtre. Après avoir quitté son fiacre, Friedrich-Mickaël, baron von Gotsondorf, conseiller secret de la chancellerie de sa Majesté l'Empereur François-Joseph, marche sans se presser, en agitant sa canne, sur le trottoir, le long d'une grille en fonte.

Il porte un habit magnifique, un manteau d'été de belle qualité, un élégant haut de forme parisien, posé un peu de biais, et l'on peut voir à la lumière blafarde des réverbères briller sur sa cravate gris bleu une épingle ornée d'une perle.

On entend se rapprocher l'orgue de barbarie. Le baron siffle un air de « La Flûte enchantée » de Mozart.

Soudain, devant M. le Conseiller secret, le heurtant presque, surgit de l'ombre le joueur d'orgue – il est vêtu de loques pittoresques, porte un chapeau au bord déchiré, et tourne sans cesse la manivelle de sa grande boîte en bois.

On peut vaguement reconnaître dans les sons produits par l'orgue l'air que sifflait le baron.

Le joueur d'orgue : Achetez le billet du bonheur, mon bon monsieur !

Le Baron : Du bonheur ? (*Il rit*) Tu vends donc le bonheur, joueur d'orgue ?

Le joueur d'orgue : Rien qu'une demi-couronne, Monsieur.

Le Baron : Le bonheur pour une demi-couronne seulement ?

Le joueur d'orgue : Une demi-couronne, Monsieur.

Le Baron (*éclatant de rire*) : Le bonheur est-il si bon marché ? Quelle espèce de demi-couronne ?

Le joueur d'orgue : Une demi-couronne, Monsieur. Mon billet coûte une demi-couronne.

Le Baron : Qu'est-ce que c'est pour toi le bonheur ? Une soupe aux fèves avec un morceau de lard, une assiette de choux, une chope de bière amère ? Qu'est-ce qu'on peut encore avoir pour une demi-couronne ? L'amour d'une misérable fille de joie ? Qu'est-ce que c'est le bonheur, joueur d'orgue ? Hein ?

Le joueur d'orgue : A chacun son bonheur, Monsieur. Pour les gens comme moi, c'est pas dans nos moyens. Pour les uns, le bonheur c'est gratuit. Et pour d'autres ça vaut une demi-couronne. Mon billet coûte une demi-couronne, Monsieur. Comme ma musique.

Le Baron : Ta musique ne vaut pas un sou, comme ton bonheur de papier, vagabond.

Tu appelles ça de la musique ? Ce grincement, ces bruits affreux qui font se crisper les mâchoires, qui vous donnent des démangeaisons comme si vous étiez couverts de verrues, et qui vous enfoncent dans la tête des clous de cordonnier ? Quel est donc ce bonheur que tu t'évertues à vouloir me refiler ? Arrête donc de tourner cette manivelle du diable ! Les morts eux-mêmes, sans doute, se retournent dans leurs caveaux, en entendant ces bruits que tu appelles musique, misérable gredin !

Le joueur d'orgue : Si vous ne voulez pas entendre ma musique, si elle ne vous plaît pas, achetez-moi au moins un billet, mon bon Monsieur ? Rien qu'une demi-couronne ! Mes enfants qui ont faim, prieraient le bon dieu pour vous, s'ils étaient avec moi !

(Apparaît Joseph. Il reste à l'écart.)

Le Baron : Tu m'ennuies, gueux stupide, misérable mendiant. Laisse-moi ! Va-t-en !

Le joueur d'orgue : Rien qu'une demi-couronne, Monsieur ! C'est une affaire honnête, sans tromperie. Je vous vends ce dont vous avez besoin, mon cher Monsieur.

Le Baron : Va-t-en ! Je n'ai pas besoin de ton misérable bonheur. Va-t-en, ou j'appelle un gendarme !

(Le joueur d'orgue disparaît dans l'obscurité, avec sa musique)

Joseph : Un instant, M. le Conseiller secret !

Le Baron : Qu'est-ce que c'est ? Encore un mendiant ?

Joseph : Je n'abuserai pas de votre temps ! Je vous demande seulement une minute !

Le Baron : Va-t-en, loqueteux ! Mais d'où sortent donc tous ces miséreux ?

Joseph : Je vous en prie, écoutez-moi, M. le Conseiller secret.

Le Baron : Quoi ? Va-t-en !

Joseph : Je m'appelle Joseph Maderchpreger, avec votre permission, M. le Conseiller secret.

(Il lui attrape le bras)

Le Baron : Ah ! Gendarme ! Police !

Joseph : Je suis l'inventeur de la machine à coudre !

Le Baron : Un fou ? *(Il crie)* Un gendarme ! Police !

Joseph : Ce n'est pas la peine d'appeler les gendarmes, M. le Conseiller secret !
Écoutez-moi, je vous en conjure, sinon je serai obligé de vous tuer.

J'ai un couteau avec lequel on taille les patrons, on coupe les tissus... Je vous en prie : ne criez pas, et n'appellez pas la police, parce que je peux vous tuer avec ce couteau...

Le Baron : Un fou ! Un dément ! Laissez-moi !...

Joseph (*il pointe son couteau sur le visage du baron*) : Il est très aiguisé M. le Conseiller secret, il sert à couper le cachemire, la soie de Chine, le feutre, le satin et la toile. Je ne veux pas vous tuer M. le Conseiller secret ; mais si vous criez, si vous appelez la police...

Est-il possible que vous vouliez mourir dans cette rue sordide, alors que vous êtes presque arrivé chez vous, que vous n'avez plus que quelques pas à faire...

(Le baron n'a pas la force de répondre.)

Le dîner vous attend : du faisan ou une caille, ou un petit cochon de lait, tout entier, du foie gras d'oie, du fromage de France, une bouteille de vin de Moselle, et ensuite un café, avec un bon cigare... Voulez-vous être égorgé avec un couteau de tailleur, râler la gorge tranchée, dans une mare de sang, sur la chaussée ?

Mourir de la main d'un loqueteux, de la main de Joseph Maderchpreger, inventeur de la machine à coudre ? Cela n'est pas digne d'un conseiller secret de la chancellerie de sa Majesté l'Empereur François-Joseph. Vous ne voulez pas mourir ?!

Le Baron (*tremblant*) : N...on !

Joseph : Bien évidemment, M. le Conseiller secret ! Il faut mourir chez soi, entouré de ses nombreux parents, de sa maisonnée, et même des pique-assiettes. On peut aussi mourir dans les bras d'une courtisane de luxe, au comble de l'extase. Mais il vaudrait mieux ne jamais mourir, vivre éternellement, n'est-ce pas, M. le Conseiller secret ?

Le Baron (*faiblement*) : Ou...i...

Joseph : Alors, vous allez m'écoutez ?! D'autant plus que ma demande est insignifiante, comme insignifiante est ma vie.

Le Baron (*la voix tremblante*) : Que ...voulez-vous ?

Joseph : Je suis un homme malheureux, M. le Conseiller secret, qui se nourrit dans la main de notre Seigneur Dieu, c'est-à-dire de ce que lui donnent les braves gens. J'étais dans le désespoir, et c'est le désespoir sans issue qui me pousse à agir ainsi...

Le désespoir est un grand pêché, mais il me sera remis, car Il est miséricordieux. Il pardonne toutes les fautes, même les actions scélérates, même les crimes de sang, si celui qui les a commis se repent sincèrement au fond de son cœur ! Vous tremblez, vous avez froid ?

Le Baron : Il fait humide. J'ai froid. Je suis gelé. Que voulez-vous ?

Joseph : Moi, M. le Conseiller secret, je suis Joseph Maderchpreger, l'inventeur de la machine à coudre. J'ai imaginé cet admirable mécanisme.

Maintenant les couturières et les tailleurs ne perdent plus la vue, les aiguilles ne font plus de leurs doigts des durillons sanglants. Combien de petites cosettes, et de malheureuses lingères sont mortes de septicémie, après s'être piquées avec une aiguille rouillée, combien sont devenues aveugles à enchaîner point après

point, combien ont eu les mains perdues d'arthrite ! Ma machine à coudre allège leur travail ! Les amoureux de la mode : gandins, élégants, dandys, leurs femmes, leurs filles et leurs maîtresses, respectables bourgeoises, boutiquières, aristocrates, bourgeois, membres de familles royales, toutes les couches de la société, tous ceux pour qui travaillent les tailleurs du monde entier....

Le Baron (*l'interrompant*) : Il fait humide ! Et le vent est glacé. J'ai la plante des pieds gelée. J'ai des chaussures fines.

Que voulez-vous ?

(*Courte pause*)

Joseph : Quand par une nuit paisible, l'allumeur de réverbères a oublié celui que j'aperçois par la petite fenêtre de mon sous-sol, ou que le vent l'éteint, et que seules la lune et les étoiles brillent sur le velours noir du ciel, je ne peux m'endormir, et je pense à mon invention, à ma machine à coudre ; je crois alors être Prométhée donnant le feu aux hommes misérables. Bien sûr, mon œuvre est-elle beaucoup plus humble, que le ballon ou le fiacre mu par la vapeur. Mais j'en suis fier...

Le Baron (*avec impatience*) : Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ? Pourquoi me menacez-vous ? De quoi avez-vous besoin ?

Joseph : La justice, M. le Conseiller secret ! Ils ont lâchement ravi le fruit de mes nuits de tourments et d'insomnie, ils m'ont volé, arraché le travail de toute ma vie, ils se sont approprié mon invention ! Mon nom et mon honneur ont été piétinés dans la boue ! Moi, Joseph Maderchpreger, inventeur de la machine à coudre, je suis un misérable loqueteux, un pauvre mendigot !

Ils ont pris ma vie, M. le Conseiller secret ! Je n'ai plus rien maintenant. Mon lot n'est plus qu'affliction, désespoir. C'est pour cela que je fais appel à vous, M. le Conseiller secret !

Le Baron : (*faisant la grimace*) Je ne comprends pas...En quoi... puis-je vous être utile ? Je n'ai sur moi que quelques couronnes, parce que je suis allé au restaurant sur la Ringstrasse, chez le confiseur Demel, puis à Tabarin, et ensuite à l'opéra. Et après avoir pris un fiacre, je n'ai plus que quelques couronnes. (*Il fouille dans ses poches*)

Joseph : Vous n'avez pas compris, M. le Conseiller secret...

Le Baron : J'ai de la goutte, et des rhumatismes. Je vais attraper une fluxion de poitrine, à rester dans ce vent. J'ai les pieds dans une flaque d'eau, et je ne sens presque plus mes orteils. Et je ne vous comprends pas...Monsieur...

Joseph : Joseph Maderchpreger. Inventeur de la machine à coudre.

Le Baron : Je ne vous comprends, Monsieur...Marder...M. l'inventeur. D'autant plus que vous me menacez avec cet horrible couteau. Qu'est-ce que vous cherchez ?

Joseph : Le triomphe de la justice ! Que ma vie, qui n'a été que souffrances et privations, n'ait pas été vaine. Je veux, M. le Conseiller secret, que tous sachent que moi, Joseph Maderchpreger, je suis l'inventeur de la machine à coudre !
Moi, et personne d'autre !!!

(*Pause*)

Le Baron : Mais...moi, qu'y puis-je ?

Joseph : Vous êtes conseiller de la Chancellerie de sa Majesté François-Joseph.

Le Baron : (*Non sans fierté*) C'est exact...Mais quel rapport ?

Joseph : Il est déjà tard, le vent est violent et froid, vous avez les pieds dans une flaque

d'eau, et vos chaussures sont fines, et l'on vous attend à la maison. Rappelez-vous comme c'est agréable un feu de cheminée dans un salon : les bûches de bouleau crépitent, il fait bon tendre vers le feu ses pieds chaussés de pantoufles confortables, en se prélassant sur l'ottomane, prendre la carafe ventrue et se verser un verre de cognac français si parfumé, le réchauffer dans sa paume, fumer un cigare odorant, en laissant échapper des ronds de fumée. Rappelez-vous comme douce et satinée est la peau de la tendre poitrine de votre femme de chambre à la rousse chevelure. Rappelez-vous comme elle sait vous satisfaire de ses lèvres dociles, rappelez-vous le plaisir que vous procure la vigueur de son jeune corps...

(Pause)

Le Baron : Je ne comprends pas...

Joseph : Il n'y a rien à comprendre, Monsieur ! Rien ! Il faut simplement rétablir la justice. Et notre Seigneur Dieu, si juste, vous récompensera, M. le Conseiller secret ! Vous tremblez ? *(Brutalement)* Répondez donc !

Le Baron : Je ne comprends pas...

Joseph : Vous seul, M. le Conseiller secret, êtes capable de révéler la vérité, de rendre à mon nom son honneur et sa gloire ! Vous devez faire savoir à tout le monde que Joseph Maderchpreger est l'inventeur de la machine à coudre ! Á vous, M. le Conseiller secret, d'informer sa Majesté l'Empereur François-Joseph que moi, Joseph Maderchpreger, je suis l'inventeur de la machine à coudre !

Le Baron : Je refuse de comprendre ! En quoi...est-ce que je dois... ? Je dois annoncer à sa Majesté...

Joseph : « Votre Majesté impériale », vous lui direz cela, M. le conseiller secret, « j'ai

l'honneur de vous informer... », vous lui direz cela, « que votre sujet respectable et respectueux des lois, dévoué à votre Majesté, et à sa patrie, Joseph Maderchpreger, est le véritable inventeur de la machine à coudre, et qu'il exprime à votre Majesté impériale son amour indéfectible et son respect le plus humble et le plus fidèle », voilà ce que vous lui direz !

Le Baron : Mais...

Joseph : Je ne désire rien d'autre ! Inutile d'ajouter un seul mot, une seule syllabe, un seul son !

(Pause)

Le Baron : Mais c'est impossible...Impossible !

Joseph : *(Tristement)* Pourquoi ? Je me permets de vous le demander, M. le Conseiller secret ? *(Il crie)* Pourquoi ?

Le Baron : Parce que ...sa Majesté n'a absolument rien à faire de votre existence. Sa Majesté l'Empereur se moque totalement de savoir qui a inventé cette machine à coudre du diable ! C'est du délire ! Du délire ! Et vous, Monsieur, vous êtes fou ! Votre place est dans un asile, ou même en prison, parce que vous êtes dangereux, que vous courez dans les rues avec un couteau de tailleur et que vous menacez la vie des gens ! Je vais mourir d'influenza, ou d'angine de poitrine ! Je suis gelé ! Si vous croyez que je tremble parce que j'ai peur, vous vous trompez, misérable loqueteux, mendiant, escroc ! Je tremble de froid, et je ne crains pas vos menaces ! Je suis gelé, glacé, je n'en peux plus, je suis transi jusqu'aux os. Je commence à avoir de la fièvre ! Va-t-en !

(Courte pause)